

# Adresse de l'Académie bretonne à l'Académie basque



St. Brieuc, 28 août 1922.

Messieurs,

1. L'Académie de langue bretonne, tout récemment fondée (1), a tenu à se mettre au courant de l'organisation et de la méthode de travail de l'Académie basque, et à suivre, dans la mesure de ses faibles moyens, le réconfortant exemple de constante, généreuse et féconde activité, que lui, donne cette sœur aînée. Mes Confrères de *Breuriez-veur ar brezoneg* m'ont chargé de saluer en notre nom à tous, avec la plus sympathique déférence, votre *Euskaltzaindi*, et de vous soumettre quelques idées sur des questions intéressant directement la vie et l'honneur des deux belles langues qui nous sont chères.

Pour justifier de tels échanges de vues entre les amis du *brezoneg* et ceux de *l'euskera*, il n'est pas besoin de renouveler la fantaisie qui confondait l'un et l'autre dans une ancienne et chimérique unité; erreur illustrée par l'aventureux Dictionnaire celtique de Bullet, et combattue déjà par le fameux La Tour-d'Auvergne, le premier Breton qui ait examiné sérieusement la question.

Si l'armoricain et l'euscarien diffèrent complètement par leur origine; leur constitution grammaticale et leur vocabulaire primitif, ils n'en présentent pas moins d'instructifs rapports, sur maint problème important pour leur histoire, ou leurs intérêts présents et à venir.

2. Tous deux sont divisés en dialectes, sous-dialectes, variétés, sous-variétés, etc. Ce morcellement en une foule de parlers plus ou moins divergents a beaucoup d'inconvénients pratiques, et c'est

---

(1) Son existence n'a été reconnue que dans le *Journal Officiel* du 9 mars dernier.

pour les deux langues une grave cause d'infériorité, en face d'idiomes aussi unifiés que le français et l'espagnol. «Tout royaume divisé contre lui-même est dévasté, et toute ville ou maison divisée contre elle-même ne peut subsister», dit l'Évangile (1). La ruine commence surtout par les parties les plus isolées, les dialectes les plus aberrants; ainsi le breton de la presqu'île du Croisic, variété très originale détachée du vannetais, a presque entièrement disparu sous nos yeux; le basque de Roncal, si curieux aussi à tant d'égards, est menacé du même sort. Ces disparitions ont lieu, non par fusion avec un dialecte voisin, mais par substitution d'une autre langue mieux outillée dans la lutte pour la vie: ici le français, là l'espagnol.

Une perte plus lamentable encore est celle du cornique, ou cornouaillais de Grande-Bretagne, l'idiome qui ressemblait le plus à notre breton de France, que la négligence du peuple et l'indifférence des classes dirigeantes a laissé s'éteindre obscurément, au profit, non de son autre frère brittonique, le gallois, mais de l'anglais. Une femme centenaire, morte en 1777, emporta dans la tombe les restes d'une tradition linguistique que la science s'efforce, trop tard! de reconstituer, d'après des documents toujours incomplets, et des inductions toujours plus ou moins conjecturales.

3. Ce que, par une incurie à jamais regrettable, on n'a pas fait pour cet idiome celtique expirant, la science se doit à elle-même de le faire pour les deux langues qui nous tiennent à cœur, et qui vivent encore chez nous et y règnent «par la grâce de Dieu et la volonté nationale». Entre amis et adversaires des langages non officiels, il ne saurait y avoir la moindre divergence d'opinion sur le haut intérêt scientifique qu'il y a à recueillir, pour les mettre à la disposition de la linguistique et de l'histoire, tous les faits de prononciation, de grammaire et de vocabulaire contenus dans chacune de leurs variétés actuelles.

Cette rude besogne a été, de votre côté, entreprise et poursuivie avec un courage, une conscience, qu'on ne saurait trop donner comme modèle à tous. Nous étions loin d'avoir jusqu'ici, pour l'armoricain, quelque chose de comparable, par exemple, aux étonnants travaux du prince L.-L. Bonaparte et de M. l'abbé Azkue dans les immenses domaines de la grammaire et du lexique basques. Aujourd'hui nous sommes heureux de pouvoir annoncer l'achèvement de *l'Atlas linguistique de la Basse-Bretagne* par un savant bretonnant, mon

---

(1) Saint Mathieu, XII, 25.

excellent Collègue M. Pierre Le Roux, chargé du cours de langue et littérature celtiques à l'Université de Rennes. Cette œuvre considérable contient, en 800 cartes, les résultats d'une enquête faite par lui dans 77 communes, réponses à plus de 1.200 questions choisies avec le plus grand soin (1).

Nous savons, du reste, que, par une heureuse concordance, un travail du même genre sur l'ensemble des parlers basques est en préparation, confié aux soins éclairés et expérimentés de deux d'entre vous, M. l'abbé Azkue et M. G. Lacombe; et nous souhaitons, qu'il soit terminé la plus promptement possible.

Tant de patients labeurs aideront à résoudre beaucoup des énigmes posées par ces langues à la science. Les indifférents pourront se contenter de cet heureux résultat; mais ni les vrais Bretons, ni les vrais Basques ne verraient, de gaieté de cœur, le langage de leurs pères s'en aller ensuite, sur un *Nunc dimittis* résigné, dans l'abîme de l'oubli. Ce n'est pas seulement à éclaircir le passé de leurs idiomes nationaux que servira la constatation de l'état où ils se trouvent, mais aussi à l'améliorer, et à en préparer un plus satisfaisant encore. C'est le devoir et le redoutable honneur de nos deux Sociétés, d'organiser cette défense et cette réforme nécessaires pour assurer l'avenir, qui comme l'héritage d'Alexandre, doit appartenir «au plus digne»!

4. Un problème urgent, c'est l'union à faire entre tant de fragments dispersés d'un même trésor linguistique, pour que ceux qui en ont conservé des parcelles diverses s'entendent aisément entre eux, et ne soient jamais des barbares les uns pour les autres. On ne peut empêcher chacun de continuer à parler son langage natal, qui est naturellement plus ou moins appauvri et, en même temps, surchargé de variantes inutiles et corrompues; mais on doit s'efforcer de lui faire lire et comprendre des expressions et des formes s'élevant au-dessus de tous les patois locaux, jusqu'à la communauté d'un dialecte au moins, et admissibles dans tous les autres. Ce style épuré, riche de ce que chaque variété parlée a de meilleur pour l'intérêt commun, et dégagé de ce qu'elles contiennent toutes d'indésirable, exercera peu à peu une salutaire influence dans le sens de l'unification des langages usuels.

Chaque langue n'est pas susceptible, à un moment donné, du

---

(1) La première des 8 livraisons paraîtra dans le premier trimestre de l'année prochaine, à la *Librairie Générale* Plihon et Hommay (Rennes).

même degré d'unité. Le français même admet des équivalents comme *je peux* ou *je puis*; l'italien dispose, en poésie, de nombreuses formes de ce genre. La langue des vers est un très, précieux moyen de communication, qui peut faire connaître à tous ce qui n'est d'ordinaire familier qu'à quelques-uns, les poètes appréciant l'avantage de variantes étrangères à leur propre langage, mais qui facilitent au besoin la mesure ou la rime.

Bien que vous comptiez le double de nos quatre grands dialectes, vos Statuts visent directement (I, 6<sup>o</sup>a) la formation d'une langue basque littéraire unique. Notre ambition se borne, pour le moment, à appliquer aux cantons de Léon, Cornouaille et Tréguier votre devise historique: *Hirurak bat* «les trois n'en font qu'un» (qui rappelle la formule de la Sainte Trinité et du syllogisme: *Tres unum sunt*). Quant au dialecte de Vannes, il s'écarte tellement des autres, qu'on ne peut préparer que de loin un accord général.

L'épreuve a été faite, entre autres, par un brave chanteur populaire, Yann ar Minouz; voici la traduction d'un de ses couplets (1): «Aujourd'hui je suis en Tréguier, et demain en Goello (2); le jour suivant en Cornouaille; en Léon quelquefois; mais il est rare que je me rende dans le Morbihan: si j'allais chanter là-bas, tout le monde se mettrait à rire.»

Les conséquences désastreuses, de pareilles divisions dans une langue que menacent par ailleurs tant de causes de destruction, autorisent ses amis sincères à demander instamment aux personnes qui la parlent, de faire le sacrifice patriotique de bien des usages traditionnels fâcheux, dont la cause principale est dans l'ignorance, le laisser-aller, l'absence d'un enseignement régulier et de lectures communes. Sur ce dernier point, le pays de Galles nous fournit un excellent exemple: on y lit et on y entend partout la Bible dans un même texte, ce qui assure à la langue littéraire une bonne tenue et une remarquable unité.

5. Pour écrire nos langues ainsi divisées, une difficulté particulière naît du désir très légitime de noter couramment d'une seule façon ce qui se prononce différemment suivant les dialectes, ou bien de faciliter au lecteur la transposition d'un dialecte dans l'autre. Il y a pour cela plusieurs partis possibles:

1.<sup>o</sup> Omission de signes distinctifs indiquant, par exemple, le

---

(1) *Buhez Breiz*, juillet 1922, p. 218.

(2) On parle en Goello un sous-dialecte trécorois.

timbre ou la quantité des voyelles, et l'accent tonique. C'est ce qui a lieu le plus souvent en breton comme en basque; ces précisions manquent même dans l'orthographe de bien des langues officielles, pour une autre raison surtout: celle de lacommodité de l'écriture (1).

2.<sup>o</sup> Emploi de caractères à valeurs dialectalement différentes. Cette équivoque graphique doit être restreinte aux cas où le rapport phonétique est clair et constant, comme, pour le basque, le *j* de *jauna* seigneur, qui recouvre au moins quatre prononciations diverses, et en breton le *w* de *ho kwin* votre vin, qui selon les cantons sonne comme *ou* ou comme *u*.

3.<sup>o</sup> Emploi inverse, de plusieurs notations pour le même son, en certains cas où la rigueur phonétique. amènerait des méprises dialectales; ainsi il y a, entre *ho kwin* et *koueza*, *koeza* tomber, une contradiction justifiée par ce fait, que *kweza* supposerait une variante de prononciation *\*kueza*, qui n'existe pas;

4.<sup>o</sup> Conventions générales, sur des variations possibles dans la prononciation d'une même lettre. Cela arrive en breton pour les consonnes finales fortes ou faibles, qu'on écrit ordinairement d'une manière uniforme, d'après une répartition fondée sur la nature grammaticale des mots. Cette question des finales variables se présente dans la plupart des langues; elle peut intéresser aussi le traitement d'une consonne suivante. Le basque n'a, semble-t-il, que l'alternative de la séparation étymologique ou de l'union phonétique: *ez da*, *ezta* il n'est pas.

5.<sup>o</sup> Indication des sons à omettre éventuellement, par un procédé comme celui des lettres superposées, ou avec point souscrit. Ces expédients, mentionnés pour le basque dans l'intéressante brochure de M. Gavel *Necesidad de una lengua literaria...* (San Sebastián 1919), ne peuvent guère servir que dans des descriptions linguistiques. Le mieux paraît être d'écrire, par exemple, *h* partout où il a sa raison d'être dans un usage correct, quoique restreint; c'est ce qui a lieu en breton.

La langue courante doit, autant que possible, éviter les signes diacritiques, qui compliquent l'écriture et sont un obstacle, à l'impression et à la dactylographie. Mieux vaut recourir à un groupe de lettres pour un son simple, comme *ch* en français et en breton; il faut du moins que, faute de caractères spéciaux, on puisse les

---

(1) Certaines de ces omissions peuvent être gênantes pour le lecteur: ainsi la notation de l'accent tonique eût été, en russe, plus utile qu'elle ne l'est en espagnol.

remplacer par des combinaisons de ce genre, comme en basque *rr* pour *í*.

Il serait à désirer qu'il y eût unanimité entre toutes les Académies du monde sur ce point, qu'une orthographe imposée, ou simplement recommandée par elles doit être d'accord avec le bon sens, et avec l'intérêt de ceux pour qui elle est faite. Si l'un de ses traits reflète le caprice, l'ignorance ou l'insouciance de l'autorité compétente, par exemple dans une contradiction que ne justifie aucune raison plausible, il y a la une faute grave à réparer au plus vite.

6. En dehors d'un système de notation des mots, à la fois simple, clair et précis autant que le comporte un usage courant de la langue, on attend d'une Académie un dictionnaire normal de ces mots. Pour nos idiomes divisés, la question se pose d'une façon particulièrement délicate.

En principe, tout mot qui n'a pas de tare certaine et qu'on emploie dans une portion quelconque du domaine linguistique visé doit être relevé, avec ses variantes essentielles seulement, et peut être utilisé partout. Les synonymes et les expressions équivalentes sont à signaler, et, s'il se peut, à distinguer par des nuances de sens ou d'emploi; cette répartition aide à conserver tout ce qui peut servir au bien commun, sans surcharge inutile. Le breton a au moins deux douzaines d'expressions pour l'automne, envisagé à divers points de vue, comme *skub-deliou* «balayage de feuilles», *raz-arc'h* «plein coffre (de grains)»; ces images pittoresques permettent d'éliminer sans regret l'emprunt parfaitement oiseux, *oton*. Le basque possède plus de 80 noms du papillon, parmi lesquels *astoaren arima* «âme de l'âne», qui complète de façon inattendue le grec *psyché*; ne pourrait-on réserver quelques-unes de ces désignations à des espèces déterminées du gracieux insecte? De même pour l'araignée, dont les noms pullulent, etc.

Dans la question difficile des choix et des élagages à faire parmi cette végétation touffue, il faut évidemment tenir compte de l'origine, et favoriser de préférence ce qui est national; mais il convient d'être très prudent en pareille matière. Les influences étrangères sont loin d'être toujours senties du peuple; elles peuvent être douteuses, ou même insaisissables aux savants spécialistes. Nous nous croyions sûrs de la celticité du breton *kinnig* offrir; on s'est avisé dernièrement qu'il s'expliquerait par le latin *condico*. Une multitude de vocables basques et romans ont été ramenés au latin *cuscolium* par le basquisant le plus versé dans ces matières, M. Schu-

chardt; mais ce savant si consciencieux vient de reconnaître que *cuscolium* peut lui-même être ibérique (1). Ceci, d'ailleurs, n'exclurait point l'idée d'emprunts plus récents faits par le basque à cette famille adoptée en roman.

Quand un emprunt ancien comble une lacune réelle de la langue, on peut admettre qu'il y a prescription en sa faveur, du moins jusqu'à ce qu'il soit remplacé avantageusement. Souvent, des éléments nationaux se sont mêlés ou combinés avec des apports étrangers, de façon à former un nouveau tout, admissible aux yeux des amis éclairés de la langue. Ils doivent rechercher pour elle, non pas tant l'originalité absolue, que la valeur expressive, la richesse judicieusement ordonnée, la clarté et l'unité.

Il convient d'être sobre de formations nouvelles et d'emprunts savants, soit à une période antérieure de la langue, soit à une autre langue de même origine (ceci pour le breton, car l'exceptionnel isolement du basque ne lui laisse pas cette ressource). Toute modification qu'on apporte volontairement à son état actuel doit être modérée, concertée avec soin, et uniforme, pour n'entraîner aucune nouvelle cause d'obscurité, de quiproquo et de aivision.

7. A côté des mots proprement dits ou *sémantèmes*, selon le néologisme de M. Vendryes, il y a les expressions de rapports de ces mots entre eux, ou *morphèmes*, qui sont surtout du domaine de la grammaire, mais sans lesquels une proposition ne saurait s'exprimer. C'est une affaire délicate, pour les Académies, de savoir quelle influence générale elles ont à exercer à cet égard. Quels que puissent être son caractère archaïque et ses tendances conservatrices, une langue vivante est emportée, comme toute chose, dans un mouvement perpétuel; elle évolue sans cesse. Bien que ce mouvement soit assez généralement dirigé dans le même sens, celui de la simplification et de l'analyse, il est loin d'être uniforme, pour le breton et le basque, ou dans chaque partie de leur grammaire, ou dans chacune de leurs divisions dialectales. On doit demander à nos Académies d'être d'accord avec elles-mêmes; on ne saurait nier que nos langues nous donnent, en cela, de fâcheux exemples.

Le traitement du nom est, en basque, un chef-d'œuvre de simplicité, par son absence des genres, et par son unique déclinaison, à la fois si riche et si nette. Sur ce dernier point, le breton peut lui être comparé par le jeu de ses prépositions, beaucoup plus varié

---

(1) *Zur Kenntnis des Baskischsn von Sara (Labourd)*, Berlin 1922, p. 38.

et plus précis qu'en français. Par contre, il a gardé, comme tant d'autres langues (sauf l'anglais) la distinction inutile des genres, aggravée encore par la complication des mutations initiales qu'elle entraîne: *mab* fils; *ar mab* le fils; *merc'h* fille, *ar verc'h*. Il a aussi, au pluriel, gardé et développé, des anciennes déclinaisons synthétiques, d'importants débris, qui ne correspondent pas toujours à des nuances de sens: *mibien* des fils, *merc'hed* des filles, *mammou* des mères, etc., etc. On comprend qu'il se produise spontanément, sur divers points, des tentatives populaires de simplification, d'ailleurs trop souvent divergentes; par exemple en Tréguier *mabou*, *mabo*, en Vannes *mabed*. C'est dommage que ce ne soit pas l'inverse: *mabed* est préférable, *-ed* étant le plus souvent affecté aux noms d'êtres animés. C'est le vannetais, du reste, qui est le plus porté à ces simplifications analogiques; les autres dialectes ne peuvent le suivre que de loin dans cette voie.

C'est, sans doute, celle de l'avenir: extension logique des principes que nous avons vus appliqués à la représentation graphique des *phonèmes*. Cela rappelle la réflexion de M. Jacobo Eden (1): «I al fin de quantas, ¿por qué no abrian de regularizarse las formas anómalas de los verbos i asta los plurales irregulares de los números? Sin duda que el lenguaje perdería un poquito en variedad i en riqueza musical, pero lo que ganaría en precisión, en lógica, en sencillez i en claridad, supera en mucho a esa pérdida».

Ceci est bel et bon, en théorie; mais comme on lit dans Don Quichotte, «il ne faut pas se hâter de cueillir ces prunes: elles tomberont assez tôt d'elles-mêmes, quand elles seront mûres». En tout cas, les Académies n'ont point à prendre l'initiative d'un brusque et radical changement; leur rôle est de constater que la langue s'est mise d'elle-même en branle, et de l'encourager discrètement, pour qu'elle persévère avec une sage lenteur, comme la Nature qui arrive à ses fins sans faire de sauts désordonnés.

Autre chose est de régler, d'une façon à la fois rationnelle et pratique, des conventions relatives à la forme écrite d'une langue, ou de modifier des *faits* notables de cette langue elle-même; tant qu'ils restent d'un usage constant, ils s'imposent:

Quand tout le monde a tort, tout le monde a raison.

8. Le verbe basque est une masse énorme, de l'aspect le plus

---

(1) Citée dans *La reforma de la ortografía castellana* por J. Jimeno Agius, segunda edición, Paris, 1892, p. 15.

terrifiant; il semble fait pour être embouché par des géants, comme le colossal olifant de Nemrod décrit par V. Hugo:

Son cor prodigieux, qui sonnait sur' les cimes  
 Etait fait d'une dent des antiques mammons,  
 Et ses flèches perçaient de part en part les monts.

Qu'il y ait, dans cette immense structure, quelque chose des qualités simples qu'on admire dans celle du nom, on ne saurait le nier; il n'y a, si on veut, qu'une conjugaison. Mais quelle conjugaison!

Cette agglomération cyclopéenne, où le prince Bonaparte ne comptait pas moins de 11 modes et 91 temps usités, a pourtant subi bien des dégradations successives; l'éminent grammairien des quatre dialectes basques littéraires, M. Arturo Campión, pense qu'elle a perdu à peu près le tiers de ses flexions, dont on retrouve quelques-unes dans les textes de xvi<sup>e</sup> siècle (1). Quand on n'est pas un spécialiste, on n'ose émettre qu'en tremblant son opinion en pareille matière; permettez-moi de noter seulement quelques impressions et comparaisons.

1.<sup>o</sup> Napoléon passe pour avoir eu dans la tête plusieurs Atlas de je ne sais combien de feuilles, bourrées de noms, de statistiques, de renseignements pratiques de toute sorte. On ne peut s'attendre à un pareil effort de mémoire, même simplement linguistique, de la part de toutes les personnes d'un pays, ni des étrangers qui s'intéressent à sa langue mystérieuse et à sa littérature. Il est donc de l'intérêt commun, que les variations purement dialectales, ne répondant à aucune modification sémantique, soient éliminées le plus possible du style courant; et que celles qu'il faudrait laisser, au moins provisoirement, obéissent aux règles phonétiques les plus simples.

2.<sup>o</sup> On compare le système verbal basque à l'algèbre; il est à souhaiter qu'il se rapproche encore bien davantage de l'idéal réalisé par cette science: Un *signe* spécial à chaque idée, une idée spéciale à chaque signe. Ce sera une grande facilité pour l'analyse de ses formules, englobant tant d'indices de relations diverses.

3.<sup>o</sup> L'algèbre ne dit qu'une fois ce qu'elle a à dire, et ne dit point ce qui est inutile. C'est tout autre chose en basque: au point de vue de la plupart des autres langues humaines,

---

(1) Article traduit par M. Victor Duhart, dans *La tradition au pays basque*, Paris 1899, p. 437.

Il dit fort posément ce dont on n'a que faire,  
 Trouvant le superflu chose très nécessaire.

Ainsi, à sa façon de rendre *un* dans «Un homme», on sait déjà si le verbe qui doit suivre aura ou n'aura pas un complément direct; quand il ajoute: «avait», on sait si ce complément direct sera singulier ou pluriel: «un fils», ou plusieurs. Il faudra qu'il dise: «Je *la lui* ai donnée à la femme la pomme» ou, au moins, «Je *l'ai* donnée...», car le labourdin pratique cette simplification partielle, au grand scandale des puristes, mais ne saurait aller plus loin, sans sortir tout à fait du génie basque.

Que dire des formes allocutives, où la conjugaison entière tient compte du sexe de la personne à qui l'on parle, de son âge, de son rang? On comprend très bien qu'un luxe si exubérant et si encombrant ne se retrouve plus dans tous les dialectes.

«Que de choses dont je puis me passer!» dirait le philosophe...chinois. qui bâtit à pierres sèches l'exposé de ses observations et de ses conceptions, dans son *kou-wen* ou style antique où la part du morphème se réduit presque à cette règle: Mettre chaque *séman-tème* (mot-idée-lettre) à sa place.

9. Entre ces deux extrêmes se trouve plus d'un juste milieu, suivant les tendances propres à chaque langue, et les ressources dont elle dispose. Le français a quelquefois le choix entre la règle de position et le pléonasme du pronom: «Quand viendra ton frère?» ou «Quand ton frère viendra-t-il?».

En breton, cette question des pronoms verbaux se présente dans diverses conditions. Il y a une série de formes telles que *'meump* nous avons, au lieu de bon eus (à-nous il-y-a), par suite du croisement de *am eus* j'ai (à-moi il-y-a) avec la finale de *karomp* nous aimons, etc., c'est comme si l'on disait en latin *\*mihi-est-mus* pour *nobis est*, d'après *amamus*, etc. Ces formations, des plus intéressantes pour le linguiste et fréquentes surtout en Tréguier, sont condamnées par l'Académie bretonne, comme de monstrueux barbarismes.

En français on dit d'une seule façon: «Un homme» ou «Une femme» *avait* deux fils, et même «Ces époux *avaient*...» bien que l'orthographe diffère. Dans les trois dialectes concordants du breton, on a suivant les cas: *en doa* (a-lui il-y-avait), *he doa* (à-elle...) et *o doa* (à-eux...). Mais le vannetais a partout *en doé*, par généralisation de la forme du masculin singulier; cela supprime une distinction ancienne, justifiée par l'étymologie, mais devenue assez isolée. La même généralisation se produit encore dans d'autres variétés bretonnes,

parce qu'elle répond à cette règle générale: Après un sujet quelconque, le verbe est réduit à sa forme radicale, qui par ailleurs est propre à la 3<sup>e</sup> personne du singulier. On évite ainsi un cumul d'indices, tout comme dans le basque *bi seme* et le breton *daou vab*, = \**duo filius* (2 fois 1 fils).

Par une contradiction inattendue, ce dialecte qui fait l'économie d'une précision exigée ailleurs aux temps personnels *d'avoir*, est le seul qui donne souvent à l'infinitif de ce verbe toutes les personnes: goudé *bout groeit* après avoir fait (en général), mais *goudé em bout...*, *en dout, hé, dout, ou dout...* après que j'ai... qu'il, qu'elle a, qu'ils ont..., etc. Une pareille faculté, d'être plus en moins précis, suivant l'occasion ou l'intention, est un privilège précieux, qu'on souhaiterait voir s'étendre le plus possible....

10. On est porté à railler les Académies sur leur esprit conservateur à outrance, et même rétrograde. Certes, il ne faut pas être de ceux qui «n'ont rien appris, rien oublié», mais il y a plus d'une bonne raison de rester attaché à des vieilles choses qui tendent à passer de mode. Le précepte biblique «Ne pas éteindre la mèche qui fume encore» est souvent de saison plus que «l'universel abatis» conseillé par le philosophe scythe dont se moque La Fontaine.

Je ne sais si le «passé défini», qu'on appelle à présent la «passé simple», subit en basque la crise dont il souffre en beaucoup de langues; si par exemple, *ikusi zuen* il le vit est menacé de faire place à *ikusi* du il l'a vu. Mais en breton nous tenons fort à garder *hen gwelas* à côté de *en deus hen gwelet*. Et nous regrettons vivement la campagne menée par des savants trop *futuristes* contre une série d'expressions tout à fait vivantes dans une bonne partie de la France, particulièrement en Bretagne; leur disparition rendrait, du coup, archaïques et barbares bien des chefs d'œuvre littéraires connus de tous, à commencer par la première fable de La Fontaine, où la cigale «*Se trouva fort dépourvue Quand la bise fut venue*».

La raison principale qu'on invoque pour précipiter cette désuétude, heureusement encore très partielle, c'est qu'elle déchargera la mémoire d'une série de formes verbales peu régulières. Ceci ne doit guère vous toucher, Messieurs, vous qui savez par expérience qu'on peut manier à l'aise un système morphologique autrement abondant et varié!

11. En finissant ce trop long exposé qui aura l'honneur d'inaugurer, je l'espère, d'amicalés et fécondes relations entre nos deux Sociétés, permettez-moi de citer, en faveur de la conservation de

toute ressource qui peut être utile, un proverbe breton dont l'imprévoyante cigale eût dû faire son profit. Il contient trois fois ce temps menacé en français, et par là-même bien ailleurs; car aujourd'hui, comme on l'a dit, «on parle français dans toutes les langues de l'Europe»:

*'N hini a viras a gavas  
Antronoz heure pa zavas.*

«Celui qui épargna trouva, Le lendemain quand il se leva».

**Emile ERNAULT**

Professeur à l'Université de Poitiers,  
Président de l'Académie Bretonne.

Barz ar Goued,  
Rener Breuriez-veur ar brezoneg.